

PARIS
 Rédacteur en chef
JULES LERMINA
 BUREAUX
 17, Rue Vivienne

LYON
 Directeur
JULES FRANTZ
 BUREAUX
 32, rue de l'Arbre-Sec

LE REFUSÉ

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

AVIS

Nous publions AUJOURD'HUI, à notre quatrième page, une satire de la *Marionnette*, composée par les véritables rédacteurs du *Journal de Guignol*.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO:

Ozième de Guignol. — Sortie officielle. — Guignol en colère. — Je fume. — Courrier de Provence. — Ne lui laissez donc pas prendre des notes. — Révasseries d'un canot en chambre. — Potion de géographie. — Bugne à l'éperon. — Théâtres. — La correspondance de la *Marionnette*. — Feuilleton: Dialogue des morts et des vivants.

PARIS

Venant de Londres.

J'arrive à l'instant, et je prends la plume. Vous voyez que je ne perds pas de temps. On pourra s'en plaindre, mais que voulez-vous? J'aime à causer avec les lecteurs du *Refusé*, et voilà deux semaines que ce plaisir m'est refusé. Aussi, j'ai hâte de revenir à ces douces habitudes.

Pourquoi suis-je allé en Angleterre? me demanderez-vous. Ou plutôt vous n'oserez pas m'adresser cette question, en raison de notre paternel article onze, et je me garderais bien de vous répondre, car, pénétrant moi-même dans ma propre vie privée, je me verrais dans la triste nécessité de me prendre moi-même au collet et de me traîner devant les tribunaux.

Mais si je ne vous dis pas pourquoi je suis allé à Londres, je puis du moins vous dire ce que je n'y suis pas allé faire.

Règle générale: depuis tantôt douze mois, toutes les fois qu'un Français, et surtout un journaliste, passe la frontière, nombre de voix chuchotent: Vous savez, il est allé se vendre aux d'Orléans.

Les hôteliers de Boulogne et de Calais vous regardent d'un petit air malin, et quand vous demandez: Garçon, un beefsteak! ils murmurent: Farceur! tu veux me donner le change. Dis donc tout de suite que tu vas te vendre aux d'Orléans.

Il y a même à l'arrivée des trains à Newhaven, à Dover, à l'arrivée des bateaux au pont de Londres, des interprètes qui s'approchent respectueusement, et, le chapeau à la main, vous disent:

— Monsieur vient sans doute pour se vendre aux d'Orléans?

Du reste, à Paris, nombre de Français, retour d'Albion, prennent une physionomie bien sérieuse pour vous glisser dans le tuyau de l'oreille:

— Vous savez... je viens de là-bas... les d'Orléans.

Est-il bien nécessaire, d'ailleurs, de faire le voyage pour cela. Il me semble qu'un bout de correspondance suffirait, quelque chose dans ce goût:

« Monsieur le duc,

« J'ai justement en ce moment une forte partie de conscience à vendre, un solde acquis en grande baisse, et que vous pourriez acheter à des conditions vraiment exceptionnelles. Ci-contre le tarif. Il est fait un rabais sur les grandes quantités.

« Veuillez, etc. »

Quelqu'un me disait à Londres avec mystère:

— Je sais qu'il y a dix millions tout prêts...

— Et pour quoi faire?

— Pour acheter des journalistes aux d'Orléans.

Ma foi, j'ai aperçu le duc d'Aumale au théâtre de Saint-James, et je l'ai fixé assez longtemps, lui faisant de petits signes, pour espérer qu'il m'envoyât chercher par une ouvreuse. Il s'est abstenu. Et l'homme du vestiaire qui m'a rendu ma canne et mon paletot ne m'a fait aucune proposition. Etrange! Est-ce que le stock serait complet, et n'y aurait-il plus de place pour la plus petite conscience?

Mais laissons là ce sujet et parlons de Finette, qui représente si dignement la France dans le café-concert de l'Alhambra. Il peut paraître étrange au premier coup-d'œil qu'une fille, n'ayant d'autre talent qu'une beauté contestable,

un signe au coin de la lèvre, et la faculté de lever la jambe à la hauteur de l'œil, aille se poser en artiste dans un pays voisin. Artiste en quoi? On n'oserait répondre, car il est évident que le meilleur de ses talents est de ceux qui ne peuvent que difficilement affronter la scène. Mais la France ne recule devant rien. Je l'ai vue, cette Finette, elle porte autour des reins une ceinture tricolore, ni plus ni moins qu'un commissaire de police, et tous ses exercices chorégraphiques consistent dans un déhanchement disgracieux et des coups de pied menaçant les frises. J'ai, du reste, constaté avec plaisir que les Anglais étaient peu enthousiastes de ce spectacle. Est-ce par prudence? Je n'en sais rien. Mais les braves sont maigres, et le seul éloge que j'aie pu saisir est celui-ci:

— Est-elle assez ignoble?

C'est qu'il est peu du goût de nos voisins de voir la prostitution s'étalant en plein sur la scène. Ils sont encore idéalistes dans toute la force du mot, et si cette passion de *vogue* a de mauvais côtés, du moins a-t-elle ceci de bon qu'ils n'admettent pas la liberté de l'obscène.

J'ai d'ailleurs appris une chose curieuse et qui est certainement ignorée en France: la censure théâtrale existe en Angleterre et est d'une sévérité presque outrée. Il est permis, bien entendu, de rire des ministres et de *blaguer* les ridicules politiques; mais il est absolument interdit de toucher aux mœurs. Au théâtre français de Saint-James, la censure coupe et coupe encore dans nos pièces les plus acceptées. La *Vie de Bohème* est absolument interdite. Nos *Intimes* ont été repoussés l'année dernière, et cette année on n'a consenti à laisser jouer la comédie de Sardou qu'à la condition que la fameuse scène du canapé serait considérablement écourtée. Et encore ai-je constaté *de visu* avec quelle difficulté cette scène passe devant les yeux des *misses* et des *ladies*, qui tournent la tête ou se voilent derrière leurs éventails.

La pudeur anglaise n'est donc pas un vain mot; mais en revanche la satire politique a toute latitude. Une curieuse remarque à ce sujet. Il court à Londres une chanson dont le sujet nous touche de près.

Un Anglais est venu à Paris, et à chaque pas il s'est heurté contre un gendarme. Si bien que le brave insulaire, terrorisé, demande à tout propos: Où est le gendarme? — Il lui semble que ceux qu'il rencontre à chaque pas dans la rue sont des spectres attachés à sa poursuite. Introduit dans la chambre d'une *petite dame*, il demande: Où est le gendarme? — Invité à un dîner d'apparat, il se penche vers le valet qui le sert et lui demande: Où est le gendarme?...

Il est de fait qu'en Angleterre vous rencontrez à chaque instant des douaniers ou des agents du fisc, qu'il faut payer, payer souvent, payer toujours, mais...

Lorsque vous revenez vers votre belle patrie, le premier personnage dont le profil déshonore votre horizon, faisant saillie sur la rive, et projetant son ombre sur le ciel... c'est un gendarme...

Gendarme au débarquement, gendarme à l'embarcadere, gendarme à chaque station, gendarme à l'arrivée...

Décidément, la France est une fille bien gardée...

Jules LERMINA.

LYON

Une anecdote: 500 francs.

Voici plus de vingt-cinq rendez-vous que je donne à la Fortune.

Je ne puis m'expliquer la conduite de cette personne qui, sans se montrer, fait tant parler d'elle; loin de se trouver aux rendez-vous désignés, elle n'a même pas pris la peine de me faire parvenir un mot d'excuse par un millionnaire.

Cette façon d'agir est inqualifiable, et je ne me consolerais jamais d'avoir posé pour un être

qui n'est après tout qu'un farceur; aussi ai-je pris la résolution de rompre avec une personne aussi malhonnête.

Nous ne nous saluons plus.

Mais comme je vis dans un temps où le pain et les femmes sont hors de prix; comme, d'un autre côté, je ne dispose d'aucune ressource, j'ai pris la résolution de planter là ce drôle, et l'idée m'est venue de vendre ma conscience.

Je ferai même remarquer que cette idée vient généralement à tout le monde et plus particulièrement à ceux qui en manquent.

J'espérais au moins être plus heureux dans la seconde ville de France; mais il paraît qu'à Lyon, comme à Paris, la traite des consciences, aussi bien que celle des femmes, est devenue une fort mauvaise affaire. C'est une mine usée; que les personnages importants de Lyon ne s'y trompent pas, les consciences, comme les ouvriers, ne s'exploitent plus aujourd'hui avec autant de facilité qu'autrefois. Hâtez-vous, messieurs, la curée est faite.

Donc, hier je me suis présenté dans une boutique qui, à tort et à raison, passe pour faire une très-grande consommation de consciences.

« Monsieur, m'a répondu un homme chauve, « nous ne prêtons plus rien sur ces objets démodés, et c'est une marchandise avec laquelle, « nous perdons trop d'argent depuis quelque « temps. Voyez-vous, ça et le damas on n'en veut « plus; personne n'en porte. »

Et, comme je manifestais un grand étonnement, l'homme chauve ajouta:

« Si vous voulez même que je vous dise le fin « mot, sachez que loin de rien donner à ceux qui « nous apportent leur conscience, ce sont eux au « contraire qui nous payent pour avoir le droit de « les mettre en dépôt dans nos vastes magasins, « ce qui, du reste, est fort juste; car s'il y a au « monde quelque chose d'embarrassant, à coup « sûr c'est bien une conscience. »

Mais il s'agit de faire une chronique de Lyon, et il me semble que j'abuse un peu du mot conscience.

Du reste, Lyon est une ville qui offre bien peu de ressources; on m'assure qu'on y trouve certains habitants qui vous rafraîchissent le sang par leur candeur juvénile, et de la bière qui peut soutenir la comparaison avec toutes les bières de l'Europe; je le veux croire, mais je doute qu'on y trouve le sujet d'une chronique.

Un Lyonnais auquel j'avais donné quinze francs pour aller aux nouvelles, en revient à l'instant.

« Monsieur, me dit-il, j'ai vainement parcouru « Lyon et les faubourgs; pas moyen de me procurer la moindre nouvelle. A la vérité, j'ai découvert un assez joli nombre de scandales, « mais je n'ai pu les obtenir; les héros de ces « aventures ne refusent pas de les livrer à la publicité, mais ils demandent cinq cents francs « comme frais de déshonneur. Voici votre monnaie. »

La vie est chère à Lyon.

Les Lyonnais ont une excellente habitude. Ils adorent la plaisanterie, seulement ils la comprennent d'une façon originale.

Ainsi, Paul viendra vous trouver et vous dire avec une désinvolture charmante:

« A propos, vous savez que Pierre est une « fonde canaille. Rendez-moi un petit service. « Dans votre prochain article, racontez donc la « vilaine histoire dont il a été le héros, la semaine dernière. »

D'un autre côté, Pierre vous prend à part, et vous dit avec une grosse finesse:

« Dites donc, vous savez ce qui vient d'arriver « à ce coquin de Paul; faites-en donc une petite « tartine que vous insérerez dans votre numéro « de la semaine prochaine. »

Et si, par malheur, désireux de satisfaire Pierre et Paul, vous imprimez dans votre journal ce qu'ils vous ont demandé, voilà des gens qui pâlisent de colère et se serrent avec effusion la main en s'écriant:

« Comprenez-vous ce misérable folliculaire qui « ose dire du mal de deux honnêtes hommes « comme nous. »

Après tout, quitte à rentrer nos rires, il vaut peut-être mieux ne rien dire de ces vénérables farceurs.

GEORGES PETIT.

A TRAVERS L'EXPOSITION

2^e ARTICLE.

M. Manet.

Le réalisme, c'est le laid. Telle paraît être la devise de M. Manet. Les deux portraits qu'il donne cette année sont repoussants. Les couleurs heurtées, les accessoires jetés sans goût, les physionomies terreuses. Où donc M. Manet a-t-il vu de ces figures-là? A la Morgue, sans doute. — Il y a deux ans, M. Manet débutait, je crois; il obtint un succès de fou rire, grâce à sa *Femme couchée* et surtout au fameux chat qui se promenait sur le lit. Malgré les critiques et les avis, il persiste dans sa voie qu'il croit bonne, et si ses toiles ne sont pas plus mauvaises que les précédentes, elles ne sont pas meilleures. La femme au chat égayait le salon, il y a deux ans, les deux portraits de cette année l'attristent.

M. Lefebvre (Jules)

ENCORE un portrait: *Femme couchée*, mais un bon, un vrai, la meilleure nudité du salon.

Couchée sur un canapé-lit dans une consciencieuse nudité, cette femme étend le bras droit pour laisser voir une main charmante. Se sachant irréprochable, elle regarde le public en face, sa jambe gauche est un peu repliée sur la droite. Comme tout cela est modelé, quel beau sein, quel pied mignon, quelles cuisses proportionnées! Ce qu'il y a d'un peu risqué dans cette tenue polissonne est tempéré par un sourire innocent.

Aussi, comme on regarde cette toile, les vieux avec un certain désir, les jeunes avec amour; quant aux femmes, elles passent raides en disant: Oh! la sale!

M. Chenu.

Voici un peintre de genre de la bonne école, voyez: le *Coup de l'étrier*. Un paysan et sa femme vont partir à la ville voisine, le cheval est attelé, la femme est déjà dans la carriole. Tendait son verre à l'hôtesse, le paysan va boire un dernier éoup; du seuil de sa porte, l'aubergiste lève son verre et souhaite un bon voyage. — Tout cela est vif et bien peint. Notez que c'est en hiver, le chemin, les arbres, tout est couvert de neige. Si l'on s'oublie devant cette toile, le frisson vous prend, machinalement on boutonne son paletot et on regrette d'avoir oublié son pardessus.

La *Promenade, le soir*, vaut la toile précédente. Quel entrain, quelle animation! La chose se passe sur un quai de Lyon. Il y a des enfants et des vieillards, des bonnes et des militaires, des mamans et des jeunes filles. On s'amuse, on y glose; on cancanne. De loin, dans la pénombre, on aperçoit le haut de la ville, le brouillard commence à s'élever sur le fleuve, c'est d'une vérité saisissante.

M. Chenu est un dessinateur et un coloriste, ses types sont étudiés avec soin et rendus avec

bonheur. Son coup de brosse est soigné; décidément, M. Chenu est un artiste pour de bon.

M. Bruyas.

DE grâce, madame, arrêtons-nous ici, je ne dirai pas « l'aspect de ces montagnes, » mais l'aspect de ces fleurs, et de ces fruits doit vous sourire et vous tenter. Il y en a de toutes sortes, des volubilis, des soucis, des clochettes, des pavots, et aussi du blé, et aussi des raisins.

Voyez comme ces fleurs sont délicieusement placées, quel coloris printanier, comme le soleil doit caresser tout cela avec amour!

Il est fâcheux qu'un vilain mascaron vienne attrister ce joyeux coup d'œil; mais, en somme, il fait ressortir davantage la fraîcheur et la vivacité de son entourage.

M. Giraud.

Ah! diable! cela s'appelle: le Retour imprévu. Monsieur est arrivé au moment où madame chantait avec un très-joli garçon le duo de *Roméo et Juliette*. L'amant a voulu fuir, mais le mari lui tire à bout portant un coup de carabine, le pauvre garçon dégringole la tête en bas l'escalier que, ce matin, il montait joyeux. Madame veut courir à son secours, mais monsieur la retient et la malheureuse tombe sur le bras de son mari où elle prend le parti de s'évanouir. Entre nous, c'est ce qu'elle a de mieux à faire.

M. Giraud a déployé, dans cette toile, une vigueur de pinceau étonnante, c'est sombre et grandiose.

C'est égal, il y a donc encore des maris qui tuent l'amant de leur femme? Les imbéciles!

Emile LAMBRY.

LETRE LONDONIENNE

(N° 5).

Manchester, 15 mai 1868.

Mon cher Frantz,

Je n'ai pas la prétention de vous narrer tous mes faits et gestes à travers le Royaume-Uni, mais je viens de visiter une ville qui a des rapports avec le monde entier et notamment avec Lyon, aussi puis-je vous en parler pendant quelques lignes avec l'espérance que cela vous intéressera, vous et vos lecteurs.

Manchester, située à 210 milles (70 lieues) N.-O. de Londres, est le premier marché qui existe pour les fils et les cotons. La houille y coûtant peu de chose, elle a des centaines de fabriques, comme si ça ne coûtait rien. Sa position géographique est pour beaucoup dans l'incroyable accroissement de sa population et de son industrie: Posée au centre de la Grande-Bretagne, elle prend au passage et accapare ce qui vient d'Ecosse, et Liverpool, qui est son port et comme son faubourg, lui apporte les produits de l'Irlande et des Deux-Mondes.

Ici l'on se sent vivre du génie anglais, génie commercial qui, s'élançant, envahisseur persévérant, sur les mers et les continents, a planté des jalons aux quatre coins de l'univers. Tout est commerce, et si peu commerçant que l'on soit, on comprend, dans ce milieu, que ce réseau immense dont l'Angleterre tient les fils réunis, est une conquête, conquête pacifique dont les résultats pourraient être incalculables.

L'Angleterre va bien, et je suis heureux de le voir, heureux de l'écrire. L'état primitif, l'état foncier de ce pays est une féodalité autre que n'était la nôtre, mais aussi absolue. La nôtre n'a pu se disséminer et s'écarter que sous le souffle violent de 93; celle de l'Angleterre sera naturellement envahie sans guillottes et sans massacres; car si l'Anglais fait des conquêtes au dehors, il sait en faire également chez lui. — A l'étranger, elles s'appellent: commerce; au-dedans, elles s'appellent: réformes. Les mots changent, la voie est la même.

Peu à peu le peuple, par ses membres intelligents, s'étend, pénètre, bâtit des assises, assises puissantes où reposera à un moment donné tout l'état social, et le jour où ses muscles assez forts le lui permettent, il se lève, prend sa place au monde en disant: Je suis commerçant! et sa place près les lords en disant: Je suis Anglais!

Or les lords cèdent et céderont toujours, non pas devant la force brutale, mais devant la force des faits qui est la logique.

Je l'ai dit: l'Angleterre marche. Que le peuple qui avance ici comme ailleurs, — plus qu'ailleurs peut-être quoique avec moins de bruit, — que le peuple, dis-je, comprenne sa valeur, son devoir et son but; que le négociant se double d'un philanthrope libéral, et l'Angleterre deviendra tout d'un coup, sans secousse et sans tyrannie, le premier pays du monde; car elle aura l'histoire du Bacchus indien qui conquérait les hommes en leur donnant l'abondance.

Je ne vois là qu'une plaie, qu'une tache: c'est la question de l'Irlande. Erin, la patrie tant chantée de Moore, est une mine où l'Angleterre puise, une pioche d'une main, un sabre de l'autre, et je répéterai ici, en parlant au point de vue anglais, un mot atroce déjà dit: « C'est plus qu'un crime, c'est une faute! »

Les réformes partiront-elles de ce côté? Seront-elles suffisantes... Que la justice anime l'esprit britannique dans cette question et tous les hommes qui aiment le bien cesseront, à la demande mieux. — Je ne vous parlerai en détail de l'Irlande qu'après l'avoir vue de mes yeux. Je ne veux pas m'exposer à exagérer, même pour plaider la cause des opprimés.

Quoique Français, quoique glorieux de ce titre, je dois rendre justice au pays que je parcours en ce moment; mais je puis, par contre, dire que si l'Angleterre progresse de cette façon calme, c'est beaucoup parce qu'elle est retardataire dans son esprit politique, et qu'elle profite, venant après des fautes que nous avons commises, en donnant au monde moderne l'exemple de l'émancipation.

J'avais besoin de cette sorte d'avant-propos pour vous faire comprendre la valeur que je voudrais donner à ce mot: Manchester est la ville d'Angleterre la mieux douée pour le commerce.

Grâce à la complaisance pleine d'urbanité de l'un de ses principaux employés, j'ai visité en détail la maison S. et J. Watts et Co.

Dans notre pays, les casernes devenant plus vastes que les palais, je puis vous dire en parlant du bâtiment qu'occupe la maison Watts: figurez-vous un palais grand comme une caserne. — Oui, j'ai bien dit: palais, et il y en a beaucoup qu'habitent des souverains, et qui ne lutteraient pas avec celui-là. C'est comme un immense entrepôt où le travail universel vient passer transaction avec les besoins du monde entier.

Ici la Chine a envoyé ses crêpes; là sont des ballots d'articles d'Allemagne qu'elle va recevoir; à cet étage, Vienne achète des mousselines d'Orient et Calcutta des laines filées à Vienne; plus loin, Lyon a envoyé ses soieries, le Thibet son cachemire, Paris ses fleurs artificielles. Partout la présence du travail intelligent, ingénieux, utile ou gracieux, et par-dessus tout, le génie du négoce vivant sa vie, l'échange.

Je vous ai parlé de la maison Watts que j'ai visitée: il y en a d'autres, beaucoup d'autres, car Manchester n'est qu'une vaste maison de commerce; si vous voulez les voir toutes, venez: cela vaut le voyage, je vous assure, et nous ne sommes pas trop, dans la presse française, pour pouvoir dire après nous en être assurés par nous mêmes: Le meilleur moyen qu'a la France de combattre l'étranger n'est pas d'avoir des fusils plus perfectionnés que les siens, mais un commerce égal à sa propre industrie.

A vous.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

Nos lecteurs nous pardonneront de leur donner dans le présent *Refusé*, un numéro-charge de la *Marionnette*. Nos amis nous ont assuré qu'en agissant ainsi, nous risquions de faire désabonner tous les lecteurs du *Refusé*, lesquels voyant au dos de notre journal celui de la *Marionnette* cesseraient immédiatement de l'acheter, de peur d'être obligés de lire aussi les articles de Guignol.

Nous nous hâtons de rassurer nos lecteurs, en leur promettant que nous ne renouvelerons pas cette plaisanterie.

D'ailleurs, il y a pour eux un allègement. Le numéro de la *Marionnette* que nous leur offrons aujourd'hui n'est pas tout à fait semblable aux autres, et pour les rassurer complètement, nous ajouterons qu'il n'est pas rédigé par les rédacteurs très-ordinaires de la *Marionnette*.

On nous prévient que la *Marionnette* a l'intention de répondre au numéro-charge que nous publions.

Tout en plaignant les Lyonnais d'être la cause involontaire de l'ennui et des bâillements que leur procurera le numéro où la *Marionnette* attaquera le *Refusé*, nous pouvons les rassurer: il est possible qu'au dernier moment Tartuffe intervienne et conseille aux rédacteurs de se tenir tranquilles.

Dans ce cas, et pour cette fois seulement, Lyon devra un beau cierge à Tartuffe.

Note de la Rédaction.

LE MUR DU VOISIN

Repos de la vie privée.

MADAME MARGOT.

FABLE.

Lecteurs, un peu de poésie pour cette fois, et, si vous le voulez bien, en attendant la prose qui, pour l'heure, me fait défaut, causons et contons en vers. — Une fable, quelques rimes, un propos qui traîne près de mon mur, et que je ramasse à votre intention. Voilà pour aujourd'hui.

— Des rimes!... des vers!... Vous, Madame!... vous qui pouvez à peine de la prose!... Et quelle prose! Dites-le. Ce serait se moquer de nous, et vous ne l'oseriez certainement pas, je l'espère!

— Il est certain, et je ne m'en dédis point, lecteurs, je suis petit et chétif écrivain; mais... — Pour faire des vers, Madame, ainsi que vous le prétendez, conter en rimaient, il faut être poète... enfant des muses... inspiré... plein de feu, de verve et de folie! — Etes-vous donc tout cela, Madame? Et en naissant, le ciel vous fit-il don de la chose?... Dites et répondez.

— Vous m'accablez, lecteurs, et pour moi êtes sans pitié, comme l'enfant et sa fronde. — M'aurait-on, pour être si implacable, desservi près de vous?... la haine... l'envie... le mensonge... la jalousie... que sais-je, moi? — Un faux frère, peut-être?...

Mais je me hâte de vous le dire: je ne suis ni Lamartine ni Victor Hugo, et ne pose point en poète; sachez-le bien, et pour toujours, soyez-en convaincu: je

ne fais des vers qu'en passant, et lorsque le temps est à la pluie... comme passe-temps, et pour gazer ce que je n'ose vous dire de face. C'est une voile que je mets à ma plume... un crêpe dont j'enveloppe le propos trop lesté ou trop explicite...; un moyen... une façon de...

Mieux que moi et aussi bien, vous le savez, la langue et les mœurs ont des nécessités qu'il faut subir. Il y a des sujets... des gens... des noms... sur lesquels il faut glisser et se taire. On peut se compromettre... faire du scandale... nuire...

Ces vers que vous les ai promis, lecteurs, sans cela... croyez bien...

C'est une dette que je paie, un devoir que je remplis, une promesse que j'acquitte. Si je ne vous les donnais pas, ces vers malencontreux, vous pourriez croire à de la présomption de ma part, m'accuser de mauvais vouloir, dire que je suis incapable, me suis vanté, vous ai trompés, lésés, lurrés...

Avant tout, lecteurs, et surtout, lectrices, qui pour moi prenez parti en la querelle, je tiens à votre estime et considération, j'y tiens grandement; et pour les posséder toutes deux, il n'est rien que je ne fasse. Je vous ai promis des vers, à tort peut-être; mais je l'ai fait. — Bons ou mauvais, en voilà donc! Prenez-les pour ce que je les donne: sans conséquence, et qu'entre nous dorénavant, la paix soit, et l'accord aussi. Passons à madame Margot.

Une pie effrontée, et caquetteuse en diable, N'aimait pas... vous savez... si donc! c'est détestable! Et de pincer le bec, et de baisser les yeux Ainsi que le ferait une sainte des cieux.

— Une pie, une bavarde! Faire du sentiment! Que le Seigneur me garde D'y croire seulement!

La nôtre, pourtant bien, en faisait à son heure, Se posant en victime innocente qu'on leurre En l'accusant d'amour. Tant que durait le jour,

A tout pas, en tous lieux, autour de sa demeure, La volatile coquetait, A chacun répétait: Non! non! je n'aime pas! c'est bon pour la colombe, Cet oiseau dépravé...

Et la pauvre palombe De voir son nom grevé Des sottises d'autrui; car la chaste margot S'en donnait par derrière à tirelarigot, Faisant Sainte Nitouche.

Vis-à-vis du mari toujours petite bouche; Mais avec un pigeon — au fond d'un bouge noir. La pie aimait beaucoup!!!! ainsi qu'on l'a pu voir.

Maris qui vous croyez tant sûrs de votre femme, Ne dormez pas si bien en écoutant madame. Veillez!... veillez toujours!... les pigeons sont nombreux... Il en est de tout âge!... et des plus dangereux!

V° REYMOND.

19 mai 1868.

A BATONS ROMPUS

Souvenirs de bureau.

A cette époque, j'étais employé dans une administration

On n'est pas parfait, n'est-ce pas? Que celui qui n'a jamais été expéditionnaire quel que part me jette le premier presse-papier.

Un matin un de mes collègues qui était sur le point de se marier, va trouver M. Dernier, notre chef de bureau, et lui dit:

— Monsieur, je me marie demain; je viens, en conséquence, vous prier de vouloir bien m'autoriser à ne pas venir au bureau.

— Diable! Diable! fait M. Dernier, distrait ou préoccupé, vous choisissez mal votre temps pour vous absenter, nous avons de la besogne par-dessus la tête en ce moment! Dites-moi, M. Léon, est-ce que vous ne pourriez pas faire cela un soir, après votre dîner?

Une autre fois, c'était un lundi matin, un employé demande quarante-huit heures de congé pour affaires de famille.

La permission est accordée. De toute la semaine, l'employé ne reparut pas; on ne le revit que le lundi suivant, à l'heure réglementaire.

— D'où venez-vous donc, M. Paul, dit le chef de bureau, et qu'êtes-vous devenu toute la semaine dernière?

— Vous m'aviez donné la permission, monsieur.

— Quarante-huit heures, oui, mais non pas six jours!

— Quarante-huit heures, d'accord, fait Paul, mais nous travaillons ici huit heures par jour, n'est-ce pas? Or, six fois huit: — quarante-huit! Comme je n'ai pas besoin de votre permission pour disposer de la nuit et des heures que je ne dois pas à l'administration, je suis juste en mesure.

C'était logique, mais depuis ce jour, le chef de bureau spécifia par « heures administratives » la durée des permissions qu'il accorde.

Un jour, M. Dernier entra à l'improviste dans le bureau et aperçut, du coin de l'œil, un expéditionnaire qui jouait aux dames, dans son pupitre, avec son voisin.

M. Dernier ne souffla mot, mais, rentré dans son cabinet, il fit mander le délinquant et lui dit:

— Dites-moi donc, M. Ernest, si je ne me trompe, il y a écrit sur la porte de votre bureau: « Le public n'entre pas ici » n'est-ce pas?

— Oui monsieur, en effet.

— Eh bien! ce n'est pas absolument cela qu'il faudrait: « Le public, » c'est vague. Vous qui avez une belle bâtarde, faites-moi donc une nouvelle pancarte qu'on collera sur la première; vous moutrez:

Les dames n'entrent pas ici!

Nous avions, à ce bureau, un collègue nommé Dubon, bon enfant mais ignorant comme une carpe et d'une naïveté à désespérer Calino.

Par exemple, il écrivait comme un ange.

M. Dernier l'appelle un jour et lui donne à mettre au net une lettre importante dont il avait jeté au galop le projet sur le papier.

— Tenez, lui dit-il, copiez-moi ceci textuellement; vous entendez, textuellement.

Dubon revient une heure après, apportant triomphalement sa copie.

— C'est parfaitement écrit, fait le chef de bureau, mais vous avez eu tort de faire des ratures, cela n'est pas propre dans une lettre; si vous vous étiez trompé, vous auriez mieux fait de recommencer.

— Je ne me suis pas trompé, Monsieur, dit Dubon.

— Mais, ces ratures...?

— Elles existent sur votre brouillon; vous m'avez tant recommandé de copier textuellement; j'ai cru qu'il fallait aussi copier les ratures.

Ce même Dubon voyant un livre sur la table d'un net de ses collègues, en regarde le titre et dit naïvement en roulant ses deux gros yeux étonnés:

— Tiens! Horace était donc aussi musicien?

— Comment cela?

— Dame!... *Horatii opera!*

Choses et autres.

Mademoiselle.... (Diable! la loi sur la vie privée!) Mettons Mlle de Poi-Edredon, l'étoile en vogue du théâtre d'.... (Diable! diable! l'amendement Guillouet), de ce que vous voudrez, se plaignait depuis quel temps de maux d'estomac.

Elle consulte son médecin qui lui dit:

— Buvez de l'eau de Vichy à tous vos repas, ça vous enlèvera cela.

— Mais de quelle source, docteur? demande la doctresse.

— Ah! oui, au fait, de quelle source? Parbleu! ce qui vous ira le mieux, à vous, c'est la source « *Rigolette*. »

Le caricaturiste Durandeu monte, à la gare Saint-Lazare, dans un train en partance pour Versailles.

Un marchand de journaux se promène sur le quai, devant les wagons, criant: *Figaro, Opinion nationale, R'sé*, etc.

Durandeu se penche à la portière de la voiture et, d'un ton naïf et bonhomme:

— Avez-vous le *Temps* et la *Liberté*?

— Oui, Monsieur, fait le marchand en tendant à l'auteur du *Baptême du p'tit Léon* les feuilles de MM. Neftzer et de Girardin, voilà!

— Pardon, répliqua Durandeu avec un sérieux imperturbable, ce n'est pas cela que je désire; je vous disais: Si vous avez le *Temps* et la *Liberté*..., allez donc me chercher pour quatre sous à fumer.

Je lis dans un journal qui publie un programme des théâtres:

PORTE SAINT-MARTIN. — 7 h.

RELACHE.

Si le *Relâche* ne commence qu'à 7 heures, que fait-on jusque-là?

Les badauds parisiens ont le plaisir féroce.

Dans la journée d'hier, un bon bourgeois du Marais regardait des badigeonneurs qui jouaient du pinceau, à la hauteur du quatrième étage, sur la devanture d'une maison du boulevard Beaumarchais.

Il était là depuis une heure environ, debout sur le trottoir, les mains derrière le dos et paraissait prendre un vif intérêt au travail de ces hommes.

Tout à coup il consulte sa montre et murmure d'un air visiblement contrarié:

— Onze heures!... Il n'en tombera pas un seul, vous verrez!... Et mon déjeuner qui refroidit!

Jules PELPEL.

DE LA CANNEBIÈRE

La nouvelle loi sur la presse vient de passer,

— non sans peine, — au sénat. On annonce de tous côtés des journaux à paraître. Ces feuilles nouvelles qui poussent seront nombreuses; elles seront aussi variées. Si les saines idées libérales peuvent trouver, dans ces éclosions multiples, des moyens de propagation nouveaux, il ne faut pas nous dissimuler que nous verrons surgir aussi des profondeurs des sacristies quelques carrés de papier rétrogrades et obscurantistes qui appelleront Galilée: impie, Garibaldi: voleur, et Hugo: niais.

Eh bien! je le déclare ici:

Quelque odeur de cadavre qu'exhale l'arrière-pensée, servant de bureau de rédaction, — quelque arrière et superstitieux que soit le bédouin tronqué noircissant le papier béni, — quelque ressemblance que puisse avoir sa plume avec un double goupillon, — mailloche, — il est impossible qu'une nouvelle feuille arrive à traiter le bon sens et l'esprit public aussi cavalièrement que le fait le journal *l'Univers* dont le sieur Veillot est le caporal d'ordinaire.

Grosse caisse et éteignoir, tels sont les mots de ralliement des quatre hommes qui font la soupe catholique sous l'œil vigilant quoique chasseur de l'homme grêlé mais esclave-penseur.

Voici un échantillon: le nom du gâte-sauce est *Petit Ambroise* (1). La manière dont il accommode un plat est la suivante:

Le dimanche 3 mai, le pape s'est rendu au monastère des religieux Cisterciens pour y accomplir la grande fonction de la bénédiction des *Agnus Dei*.

Ceci est du domaine des faits divers. — Passons au genre descriptif:

On sait (on est un pronom indéfini) que les *Agnus*

(1) Compositeur, soulignez: les grands noms ont droit à l'italique. — F. R.

Dei sont des disques en cire blanche sur lesquels est (il faudrait peut-être un pluriel) empreinte d'un côté l'image de l'agneau de Dieu, les armes et le nom du pape, et de l'autre l'image de quelque saint.

Ici on frappe un grand coup : PETIT AMBROISE arrive aux merveilles qui rappellent le prospectus et les 69,000 cures de la silencieuse Révalessière :

- N° 1. — Sous le pontificat de saint Pie V, le Tibre déborda d'une manière effrayante et menaçait d'inonder plusieurs quartiers de la ville. Un Agnus jeté sur les flots le fit reculer aussitôt.
- N° 2. — Même effet pour l'Adige.
- N° 3. — Sixte Quint montra qu'un Agnus pouvait servir de paratonnerre aux plus hauts monuments.
- N° 4. — En 1545, un Agnus arrêta l'incendie de Messine.
- N° 5 et 6. — En 1690, idem à Vienne. En 1691, etc., etc.

Il ne faut pas abuser des meilleurs certificats. Quand le sieur Dubarry a exhibé les pièces constatant que la marquise de Brehan fut débarassée de son hystérie, prouvant que l'abbé Castelli a vu ses pieds redevenir forts, montrant que M. Pierre Spencer, ruiné par les excès, a gagné vingt-trois livres (de graisse probablement), cet industriel de génie à l'habitude de dire modestement que la douce Révalessière est apéritive, fondante, stomacique, diurétique, pectorale, rénovatrice du sang, etc., etc.

Le sieur PETIT AMBROISE agit de même ; il se résume et crie : Enfin, Messieurs, nous ne voulons pas vous amuser plus longtemps aux bagatelles de la porte, prrrrenez mes Agnus...

Ils protègent la maison et les personnes qui l'habitent ; ils mettent à l'abri du vice et disposent à la vertu ; ils font fuir les démons et gardent de la mort subite ; ils donnent la victoire dans les combats ; ils délivrent du poison ; ils conservent la mère et l'enfant pendant la grossesse ; ils sont efficaces contre les pluies torrentielles ; ils empêchent les ravages de la peste ; combattent l'épilepsie, etc., etc.

Je ne vous en dis pas plus long, prrrrenez mes Agnus.

Et voilà les pitres qui se disent représenter la morale de Jésus. Ils oublient que le Christ chassa les vendeurs du temple.

Chacun sait par cœur l'histoire, mise en vers par le bonhomme, de cet ours, préservant si délicatement des mouches son ami l'amateur de jardin.

PETIT AMBROISE ne la connaissait pas quand il a lourdement laissé tomber sur le nez du catholicisme le pavé grossier de sa réclame pour les Agnus.

F. RADO.

LES BOULEVARDS

Dans quel journal ai-je donc lu cette semaine la pensée suivante :

Une jolie femme vous inspirera un caprice ; une femme d'esprit, une fantaisie ; une femme de cœur, l'amour.

Selon moi rien n'est plus faux que cette pensée. On peut aimer et on aime parfaitement une femme avec ou sans cœur. Croyez-vous que toutes ces donzelles, pour lesquelles se ruinent nos petits crevés, ont même un semblant de cœur ? — Vous allez me dire qu'on n'aime pas ces femmes-là. Si, on les aime, sérieusement, profondément, on en est jaloux, on se battra pour elles.

Feuilleton du Refusé

N° 26.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

CHAPITRE III.

La mère La Grise.

(SUITE)

Il y eut un silence. Puis le père Seulet s'approcha de la fenêtre et après avoir regardé un instant dans la rue : — Est-ce que la mère La Grise ne demeure pas en face de nous ? demanda-t-il. — Précisément. — Il y a deux pots de fleurs sur le balcon ? — Oui, et de petits rideaux bleus aux croisées. — Et quoi encore ? — Mais rien. — Si, tu oublies quelque chose. — Quoi donc ? — Il y a un jeune homme. — Ah ! c'est monsieur Jacques ! fit vivement Lilia. — Comment peux-tu le savoir, puisque tu ne re-les pas ? dit en souriant le père Seulet. — Quant à Lilia, elle ne répondit pas.

D'aucuns les aiment à ce point qu'ils deviennent assassins, voleurs, pour leur procurer les colifichets convoités.

N'a-t-on pas arrêté l'autre jour un jeune homme qui avait volé son patron pour donner je ne sais quel bijou à une chanteuse qui se moquait de lui ? Donc on peut aimer une femme sans cœur.

Du reste, qui nommez-vous une femme de cœur ?

Il y a deux ou trois ans, par une belle après-midi, une femme du quart du monde arrive au bois en voiture découverte. Son petit minois polisson, sa toilette tapageuse, attirent les regards ; bientôt cent cavaliers caracolent autour d'elle. Tout à coup elle aperçoit au bord du lac un vieillard fort sale, tout déguenillé, fumant philosophiquement dans un vieux brûle-gueule. De suite elle descend de sa voiture et, sans souci des trois ou quatre cents personnes qui la regardent curieusement, elle saute au cou du vieillard, le fait monter près d'elle, baisse la capote de la calèche et sort du bois.

Ce vieillard était son père, qu'elle n'avait pas vu depuis le jour où son bonnet d'ouvrière s'était envolé par-dessus n'importe quoi.

Cette femme-là est-elle une femme de cœur ?

Il y a un an, sortait du couvent Blanche Desports, six mois après, on la mariait avec un grand blond fadasse qui avait dix ans de plus qu'elle. Quelques semaines après son mariage, le nouvel époux reprenait tranquillement la vie de garçon, sans s'inquiéter de sa jeune femme.

Blanche apprit que son mari la trompait, on acquit la certitude et s'empoisonna.

Était-ce une femme de cœur ?

J'ai là pour voisine, sur le même carré que moi, une femme qui a divisé son temps en deux parties égales. Durant la première partie, elle soigne, caresse, dorlotte ses chats. Durant la seconde partie, elle bat son mari.

C'est régulier comme l'horloge du Palais-Royal ; quand la voisine commence à crier et que les premiers coups vont pleuvoir, je n'ai pas besoin de consulter ma montre, je sais à quoi m'en tenir, il est midi et je vais déjeuner.

Un jour, je pris à part mon voisin et lui dis : Voyons, est-ce avec ou sans votre permission que votre femme vous flanque ces tripotées régulières ?

— Oh bah ! me dit-il, ma femme est bonne au fond, mais un peu vive ; elle m'aime beaucoup. Du reste, vous savez : qui aime bien...

— Allons, tant mieux. Eh bien, mon cher, elle doit rudement vous adorer !

Il n'y a pas une femme, pas une qui n'ait été aimée sincèrement, une fois dans sa vie. Doit-on conclure de là que toutes les femmes ont du cœur ?

Voyons, cherchons bien : une, deux, trois quatre, cinq, six,.... Cinq sur dix, une sur deux, et encore !

Une jolie actrice de l'Opéra-Comique a perdu sa petite chienne Tita. Aussitôt tous les journaux de larmoyer cette nouvelle aux quatre coins de Paris. L'un d'eux a même publié une vingtaine de vers sur ce malheureux accident.

Quand un enfant se perd, on relate le fait en trois lignes. O Parisiens !

Dans un salon de n'importe quel faubourg, un petit crevé passe trois fois devant un gros bonhomme, et trois fois il se bouche le nez avec affectation.

— A la fin, Monsieur, me direz-vous pourquoi vous vous bouchez le nez en passant près de moi ?

— Taisez-vous donc, répond le petit crevé, dans ces cas-là on ne dit rien.

— Comment, on ne dit rien ; mais c'est celui qui ne dit rien qu'on sent !

Le vieillard demeura pensif.

— Il n'y a plus aucun doute à avoir, se dit-il, les choses sont plus avancées que je ne pensais... Il faudra que je voie ce monsieur Jacques... que je lui parle... que je sache...

Et sans achever sa pensée, il ferma la fenêtre, et revint vers la jeune fille dont il prit les mains dans les siennes.

— Lilia, lui dit-il doucement, regarde-moi.

La jeune fille leva la tête, et attacha sur les yeux du vieillard son regard clair et ferme.

— Ce jeune homme ne t'a jamais parlé, n'est-ce pas, que comme... un ami... un honnête homme ?

— Oh ! non, jamais autrement. Et puis il est si poli avec moi, si bon avec tout le monde, et surtout avec sa pauvre vieille mère, que si tu le connaissais, si tu lui parlais, tu ne pourrais pas l'empêcher de l'aimer.

Sais-tu bien que tout l'argent qu'il gagne, il le donne à sa mère, sans en garder un sou, et que souvent il a partagé les petites économies qu'il avait faites entre les besoins de leur ménage et des voisins plus malheureux et plus à plaindre qu'eux ? Aussi, j'en suis sûre, si jamais Jacques le voulait ou en avait besoin, tous ses amis se dévoueraient pour lui corps et âme, sans hésiter une seconde, car tous lui doivent des services rendus, et les ouvriers qui s'aiment entre eux et s'entraident lui gardent une profonde reconnaissance.

— Qui donc t'a raconté tout cela ? demanda le vieillard étonné.

— C'est la mère La Grise, un jour que j'étais à son chevet, et si j'avais voulu la laisser parler, elle m'en aurait bien raconté d'autres. Car, il faut que tu saches, mon ami, que cette femme que tu vois aujourd'hui vieille et ridée par l'âge, a été, paraît-il, d'une beauté remarquable. J'ai beaucoup voyagé, me disait-elle, j'ai beaucoup vu le monde, et telle que vous me voyez, ma chère enfant, j'ai été autrefois dans une position plus heureuse. Et elle me raconta qu'elle avait été riche, belle, enivrée, qu'elle avait aimé un jeune homme, un jeune officier de qui on l'avait séparée. Puis remontant

Il y a trois jours, une dispute s'engagea chez un marchand de vins entre deux cochers de fiacre. Rendez-vous est pris immédiatement ; les cochers montent sur leur siège et conduisent au bois eux et leurs témoins. Le duel commença à deux heures et à coups de fouets.

A trois heures, on s'arrêta pour renouveler les mâchoires.

A quatre heures, les témoins s'endormirent.

A cinq heures, ils se réveillèrent et allèrent dîner ; ils oublièrent de revenir ce jour-là. — Le lendemain, dès le matin, ils se rendirent au bois ; un affreux spectacle les attendait.

Les deux cochers étaient morts ; l'un d'une fluxion de poitrine, l'autre d'un rhume négligé. — Ce qui prouve que cet horrible attentat avait le vol pour mobile, c'est que les deux fouets avaient disparu.

Un marchand de coco qui passait par là avertit la police. Le commissaire du quartier ouvrit le dossier n° 7, et y lut en toutes lettres le nom des six assassins. On mit à leurs trousses beaucoup de petits gendarmes.

Ils ont été arrêtés ce matin et pendus à la crémaillère. Émile LAMBRY.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Le soleil brille. — Bellecour est en fleur. — Les cocottes sont... sensibles : les bouts-coupés sont heureux. — La lune rousse a disparu. — La nature entière semble en fête...

Seul, le père Machin grinche. Hélas !

Le père Machin, de la Navette, de Tarare — est vexé.

J'ai consacré, dernièrement, six lignes à relever un... emprunt fait par lui à Alph. Karr : notre homme a cru devoir me répondre une colonne. C'est dans l'ordre...

Des petits entreffilets naissent les grandes tartines. Et pourtant, la meilleure réponse aurait été, je pense, de n'en point faire : on ne peut nier l'évidence.

Ah ! père Machin ! vous appelez cela vous inspirer d'un sujet, — le délayer !...

Si notre petit démolé tombe sous les yeux d'Al. Karr, je connais quelqu'un qui aura de bons éclats de rire.

N'importe, père Machin... servez-nous de l'esprit, — du vôtre ; car vous en avez, et vous n'en êtes que plus répréhensible de vous adjuer celui des autres, — et soyez sûr que, malgré votre dernière phrase, qui a envie d'être méchante, je ne me ferai aucun scrupule de vous donner des coups de ciseaux, — après les coups d'épingles.

Mais, surtout, ne délayez plus les Guêpes ; je les sais par cœur.

J'ai nommé les bouts-coupés.

Il paraît que ceux de Marseille sont plus avancés que les nôtres. Ils ne se contentent pas d'être ridicules et bêtes : ils sont devenus... dangereux ! — Oubliez le Peuple !

Des bruits ignobles circulent encore sur certains petits-crevés de notre ville. Nous attendons d'avoir des renseignements plus précis pour dire notre mot sur la farce ordurière et criminelle dont ces messieurs n'ont pas craint, paraît-il, de se rendre coupables.

Quel est donc ce mystère ?... Et celui-ci :

Où allons-nous ? Les scandales de 1847 vont-ils recommencer ? Si Marseille est empoisonnée, qu'on la purge et que cela finisse.

Révélation, s. v. p. ?

Aimez-vous les définitions amphibologiques ?

dans ses souvenirs, elle semblait s'y perdre avec un plaisir immense, et tout à coup elle me dit en me prenant les mains et en versant des larmes :

— Que je vous envie, Lilia, que je vous envie, mon enfant ! Vous êtes jeune et belle, la vie sera rose pour vous, et elle vous attend avec toutes ses splendeurs et tout le bonheur qu'elle m'avait promis et qu'elle ne m'a point tenu. Soyez heureuse, Lilia, c'est mon vœu le plus sincère et aussi celui de mon pauvre Jacques qui vous aime bien.

Et en parlant ainsi la jeune fille était émue et rougissante.

Enfin, après un moment de silence, pendant lequel elle évitait le regard du père Seulet, celui-ci l'attira doucement sur son cœur, et avec une voix tremblante mais qu'il s'efforçait de rendre calme :

— Et toi, Lilia, lui demanda-t-il, l'aimes-tu ? dis, l'aimes-tu ?

— O mon ami ! dit la jeune fille en se jetant dans les bras du vieillard.

— Ainsi, reprit celui-ci avec un ton de doux reproche, tu me quitterais sans remords, tu partirais sans regret avec un étranger, tu me laisserais seul, moi qui ai pris soin de toi, et qui t'aime bien aussi.

Et le pauvre homme pleura.

— Moi, te quitter ! s'écria la jeune fille, oh ! non ! jamais, jamais !

— Et pourquoi donc ne me quitterais-tu point, dit brusquement le vieillard, pourquoi, si tu l'aimes, ce garçon, ne l'épouserais-tu pas ? pourquoi donc étoufferais-tu cet amour dans ton cœur, s'il doit te rendre heureuse ? Oh ! les vieux ! les voilà bien ! toujours égoïstes, toujours ! toujours !

Et le vieillard, vaincu par l'émotion, éclata en sanglots.

Lilia voulut le consoler en lui jurant qu'elle l'aimait, lui, plus que tout au monde, mais il se leva vivement, et d'un air résolu :

— Je vais voir ce jeune homme ! dit-il. Mais la jeune fille s'y opposa.

J'en ai quelques-unes à votre disposition. — Pourquoi pas ? puisque c'est à la mode.

COR. — Trompe de chasse, — qui se porte de préférence au petit orteil.

CORNE. — Partie dure et saillante, qui sort de la tête à certains animaux, tels que : bœufs, cerfs, maris, — et qui sert à chausser les souliers.

COUR. — Espace découvert, entouré de murs, — où réside un souverain.

CURE. — Traitement d'une maladie, — où loge un curé.

DEMOISELLE. — Fille bien élevée, — dont on se sert pour paver.

PURGE. — Qui sert à faire évacuer, — pour affranchir les hypothèques.

SELLES. — Produit de la purge, — que l'on met sur le dos des chevaux.

Un avocat va commencer sa plaidoirie. Il impose silence à des confrères, qui parlent à ses côtés.

— Va donc toujours, lui dit un ami ; les serins ne chantent jamais mieux que lorsqu'on fait du bruit autour d'eux ! (La Petite Gazette, d'Avignon.)

Dans l'Echo de Marseille.

Un agent de la police des mœurs, — un gentilhomme en retrait de fortune, — s'est fait faire des cartes de visite sur lesquelles il a fait graver :

J... X...

Inspecteur des Mines.

Monsieur Jacotot se présente dernièrement au guichet des départs à la gare de Lyon, et dit à l'employé :

— Un billet, s'il vous plaît ? — Pour quel endroit, monsieur ? — Ça vous est indifférent : donnez toujours ; je ne veux pas qu'on sache où je vais !...

Ceci se passe dans une église de village, un dimanche, jour de grande cérémonie.

Le sacristain, vieux bonhomme aveugle, mais que sa cécité n'empêche pas de remplir très-convenablement ses fonctions, — sert la messe.

Or, le moment de l'élevation approchant, notre homme s'aperçoit tout à coup que la sonnette n'est pas à sa place accoutumée.

Il se leve aussitôt, et se dirige prestement vers la sacristie.

Une bonne vieille, ouaille fidèle, le voyant s'éloigner à cet instant solennel, le croit pris d'un besoin impérieux, et juge à propos de le remplacer. Elle vient donc s'agenouiller derrière le prêtre.

Au même moment, le bonhomme, qui a trouvé l'objet, revient silencieusement prendre sa place.

Mais l'élevation est venue...

Il agite alors la sonnette, — et, saisissant ce qu'il croit être l'étoile du prêtre, il soulève doucement... la robe de la vieille, religieusement prosternée !

Voilà le tableau. PENEY.

AVIS.

Nous rappelons à nos lecteurs qui partent pour la campagne que le Refusé prend des abonnements de trois mois pour 2 fr.

Le journal arrive à domicile le samedi matin par le premier courrier.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERG.

LYON. — IMP. D'AINÉ VINGTRINIER, RUE BELLE-COURTÈRE, 14.

— Pas encore, dit-elle, attends un peu. C'est l'heure où je vais promener la mère La Grise... je vais y aller... et lorsque nous serons parties, tu iras parler à Jacques... à monsieur Jacques, reprit-elle vivement.

Et après avoir jeté un châle sur ses épaules et mis un chapeau, elle embrassa le père Seulet et se mit à descendre légère comme un oiseau.

Resté seul, le vieillard demeura plongé dans ses réflexions, puis vint se mettre à la fenêtre en se disant que ce qui lui arrivait devait certainement arriver un jour ou l'autre, qu'il fallait donc qu'il en prit son parti.

— Mais c'est égal, murmura-t-il, tandis que de grosses larmes tombaient de ses yeux, c'est égal, c'est trop tôt.

Au bout d'un moment, il tressaillit. Il venait d'apercevoir Lilia qui traversait la rue en donnant le bras à la mère La Grise.

Une pensée jalouse vint aussitôt envahir le cœur du pauvre homme, et en regardant avec envie la pauvre femme qui s'abandonnait d'un air heureux à Lilia qui lui parlait doucement, il ne put s'empêcher de se dire :

— C'est elle qui l'aura maintenant, c'est elle !

Quand elles eurent tourné la rue, ses yeux se portèrent vers les fenêtres qui étaient en face de lui.

Le jeune homme, Jacques y était toujours. Et lui aussi semblait bien triste ! bien triste !

Lilia, dont il partageait ordinairement la promenade en compagnie de sa mère, lui avait fait entendre qu'elle voulait qu'il ne vint pas.

Elle lui avait parlé d'une visite qu'il pourrait peut-être recevoir, mais seulement si vague que le pauvre garçon avait pensé que ce n'était là qu'un pur caprice, qu'une fantaisie de la jeune fille.

Donc, en apercevant Jacques à la fenêtre, le père Seulet prit sa canne et son chapeau, passa des gants et descendit bravement pour aller parler au fils de la mère La Grise.

(La suite au prochain numéro.)

Le journal de la Marionnette, n° 2, paru le 24 mai 1868. Contient des nouvelles, des potions de géographie, des citations empruntées à la correspondance de la Marionnette, et des dialogues.

REVUES D'UN CANUT EN (POT)DE CHAMBRE et d'une canule, son épouse. S'il est un monde un journal essentiellement dédié aux mariages fidèles et vertueux, c'est évidemment le nôtre, puisqu'il s'appelle Marionnette.

Potions de géographie. Nous allons aujourd'hui continuer ce petit cours en donnant quelques détails précis et inédits sur la situation géographique de la Banlieue de Lyon.

THÉ-ATRE. Que le lecteur me permette de dire deux mots des principaux artistes que, chaque soir il nous fait subir.

IN-VENTE LE GUIDE-ANIMATEUR LA PAUME 1868. Le propriétaire-directeur, LABAUME. Lyon, imp. LABAUME, cours Lafayette, 5.

Le journal de la Marionnette, n° 2, paru le 24 mai 1868. Contient des nouvelles, des potions de géographie, des citations empruntées à la correspondance de la Marionnette, et des dialogues.

REVUES D'UN CANUT EN (POT)DE CHAMBRE et d'une canule, son épouse. S'il est un monde un journal essentiellement dédié aux mariages fidèles et vertueux, c'est évidemment le nôtre, puisqu'il s'appelle Marionnette.

Potions de géographie. Nous allons aujourd'hui continuer ce petit cours en donnant quelques détails précis et inédits sur la situation géographique de la Banlieue de Lyon.

THÉ-ATRE. Que le lecteur me permette de dire deux mots des principaux artistes que, chaque soir il nous fait subir.

IN-VENTE LE GUIDE-ANIMATEUR LA PAUME 1868. Le propriétaire-directeur, LABAUME. Lyon, imp. LABAUME, cours Lafayette, 5.